



Les Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ

Édition 2016

Informations sur l'événement :

<http://www.crilcq.org/actualites/item/rendez-vous-de-la-recherche-emergente-du-crilcq-2016/>

L'ensemble des textes diffusés
peut être consulté à l'adresse :

<http://www.crilcq.org/publications/les-rendez-vous-de-la-recherche-emergente-2016/>

Ce texte est celui d'une communication présentée lors des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, tenus à la Salle des Boiseries de l'Université du Québec à Montréal le 22 mars 2016.

Pour citer ce document :

Marie Leconte, « Infiltration de la littérature anglo-qubécoise : le cas de la traduction de *Cockroach* de Rawi Hage », texte de la communication présentée dans le cadre des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, UQAM, 22 mars 2016, www.crilcq.org/fileadmin/CRILCQ/Colloques/Rendez-vous_recherche_emergente_2016/Leconte_Marie.pdf

Marie Leconte est doctorante en Études anglaises au Département de langues et littératures du monde de l'Université de Montréal, sous la direction de Lianne Moyes (co-direction, Sherry Simon). Son sujet de recherche s'articule autour de la traductologie et de la littérature anglophone du Québec. Plus particulièrement, elle cherche à comprendre comment un roman anglo-qubécois fait pour traverser les frontières littéraires (nationales) du Québec.



CENTRE DE RECHERCHE INTERUNIVERSITAIRE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA CULTURE QUÉBÉCOISES

Infiltration
de la littérature anglo-québécoise :
le cas de la traduction
de *Cockroach* de Rawi Hage

Marie Leconte
Université de Montréal

D'un point de vue littéraire, l'œuvre de Rawi Hage n'est pas unique dans sa participation et son ascension dans la sphère culturelle québécoise. Auteur de trois romans qui ont été traduits en français au Québec sous les titres *Parfum de poussière* ([2006] 2007), *Le cafard* ([2008] 2009) et *Carnaval* ([2012] 2013), Hage a fait l'objet d'entrevues dans les médias tant écrits que radiophoniques et télévisuels. Certaines de ses œuvres (originales et traduites) se sont taillé une place de choix en librairie (« Coup de cœur » de Renaud-Bray pour *Parfum de poussière*, par exemple) et dans de nombreux concours littéraires québécois (le Combat des livres de Radio-Canada, le Prix du livre de Montréal et le Hugh MacLennan Prize for Fiction de la Quebec Writers' Federation, pour n'en nommer que trois). Ajoutons que *Le cafard* a reçu le Prix littéraire du Gouverneur général pour la traduction de Sophie Voillot, en 2010. Les médias québécois ont intégré l'auteur et ses écrits à la conversation faisant état de la littérature québécoise. Sans

compter que certains de ses romans figurent parmi les titres québécois qui ont récolté un succès littéraire ayant dépassé les frontières du Québec. Or, si d'autres écrivains québécois connaissent une même consécration, la réussite de Hage a ceci d'intrigant que, à l'origine, ses romans sont composés en anglais. Comment cet auteur et ses œuvres ont-ils fait pour occuper un tel espace culturel francophone ?

Puisque la sphère culturelle québécoise fonctionne en français, il s'ensuit que la traduction vers le français est considérée, en tant que pratique et produit, comme un vecteur important dans l'accession des œuvres québécoises de langue anglaise à la littérature québécoise. Expliqué de cette façon, on croirait qu'il suffit de traduire, peu importe l'œuvre, pour qu'elle y ait accès. La réalité, en revanche, est nettement plus compliquée. Historiquement, la traduction a été perçue comme une forme de colonisation par laquelle l'anglais pouvait s'immiscer dans la culture et la pensée francophones. Dans les années 1970, ce sentiment s'accroît et devient une revendication. Pierre Bourgault nous informe que « [c]haque traduction réalisée au Québec remplace, en quelque sorte, ce qui aurait dû être pensé ici. Ça réduit la créativité, et le traducteur se présente comme étouffeur » (Horguelin, cité dans Simon, 1988 : 78). Et Pierre Cardinal renchérit en déclarant que « Ce qu'on perd en traduisant, c'est sa liberté de penser » (Horguelin, cité dans Simon, 1988 : 78).

L'équilibre entre le pouvoir linguistique, ici entre le français et l'anglais, responsable de cette logique, n'a guère changé

au cours du vingtième siècle. L'anglais est toujours la langue dominante en Amérique du Nord, voire dans le monde. Le Québec, s'étant doté depuis maintenant bientôt une soixantaine d'années d'une politique linguistique renforçant l'utilisation de la langue française, a su, du moins à l'intérieur de ses frontières, ériger une sorte de barrière linguistique institutionnelle, administrative et éducationnelle protectrice contre l'anglais. Cette situation linguistique particulière du Québec ne fait que souligner encore plus le caractère exceptionnel de l'œuvre de Hage, qui réussit malgré ces « conflits » linguistiques à se tailler une place dans l'espace francophone. Quelle place, précisément? Et quel rôle joue la traduction dans cette consécration? Deux approches, l'une sociologique et l'autre traductologique, vont venir éclaircir la question.

APPROCHE SOCIOLOGIQUE

Une analyse sociologique des œuvres anglo-québécoises récentes et de leurs traductions vers le français est facilitée aujourd'hui grâce à une compilation bibliographique approfondie entamée par Gillian Lane-Mercier (2014). À partir de variables fournies par ces données bibliographiques, Lane-Mercier a procédé à une analyse statistique qui a permis de tracer le cheminement des œuvres anglo-québécoises (de 1990 à 2013) qui ont été traduites. Certaines de ces statistiques démontrent qu'un roman anglo-québécois publié à Toronto est plus apte à se faire traduire que s'il se fait publier ailleurs au Canada, voire aux États-Unis (Lane-Mercier, 2014 : 550). Il s'agit d'une donnée intéressante compte tenu du fait

que les trois romans de Hage ont été publiés chez House of Anansi Press, une maison d'édition torontoise ; leur chance de se faire traduire était donc statistiquement plus forte.

Lane-Mercier s'interroge aussi au sujet de deux hausses statistiquement significatives du nombre de publications de traductions d'œuvres anglo-québécoises comparativement à leur rendement usuel. Ces hausses, apparaît-il, surviennent à deux moments clés de l'histoire. La première s'est produite après le référendum québécois de 1995 et la deuxième, suivant la sortie du rapport de la commission Bouchard-Taylor sur les accommodements raisonnables, en mai 2008 (Lane-Mercier, 2014: 551). Ayant été publiée par Alto en septembre 2009, la traduction de *Cockroach – Le cafard* – se situe ainsi au cœur de la deuxième hausse dévoilée par les données statistiques de Lane-Mercier. Aussi ne devrait-on pas trop s'étonner de ce que l'oeuvre de Hage partage des liens thématiques avec le rapport de la commission. Les sujets abordés dans les deux écrits se suivent et se ressemblent. Cela va du racisme entre groupes socioculturels et ethniques, en passant par le fractionnement de la société en stéréotypes ethniques homogènes, sans oublier l'intégration professionnelle déficiente des immigrants, nonobstant leurs antécédents. Sans pour autant établir un lien direct de cause à effet, il est néanmoins possible d'avancer que la conjoncture culturelle au Québec a dû avoir sa part d'influence dans le choix de publier la traduction de *Cockroach*.

Mais comment faire pour aller du vécu sociologique du roman original et de sa traduction, qui effectuent une percée dans la sphère des lettres québécoises, à sa capacité d'intégrer la culture québécoise dans son texte? Il est en effet question ici de la façon dont la traductrice a encodé, à même son texte, les réalités socioculturelles qui, pour elle, préoccupaient le Québec à ce moment. Si le parcours emprunté par la traduction du roman dans le champ littéraire indique nécessairement les choix que l'œuvre a subis en tant qu'objet, qu'en est-il de son contenu? Si l'évolution dans le champ est reflétée par la circulation de l'œuvre-objet, il va de soi que le contenu de l'œuvre fait partie intégrante de ce trajet. Comment, alors, modéliser l'espace conflictuel que représente la rencontre de plusieurs conceptions culturelles véhiculées par des langues, conceptions culturelles qui, en outre, ont rarement d'équivalent ou de correspondance linguistique entre elles? C'est ici que l'approche traductologique s'avère un outil d'analyse pertinent.

APPROCHE TRADUCTOLOGIQUE

Le concept de zone de contact, tel que théorisé par Mary Louise Pratt (1991), a donné lieu à plusieurs formulations critiques (de souche littéraire) à l'égard de la juxtaposition d'espaces culturels au Québec (Fredette, 2009; Harel, 2014; Lane-Mercier, 2012, 2014; Leclerc et Simon, 2005; Moyes, 2012). Cette conceptualisation, qui n'est pas nécessairement homogène, permet à qui l'utilise de modéliser un ensemble culturel vaste et souvent contradictoire par le biais de frontières traversées. La référence aux frontières sur laquelle nous allons

nous appuyer ici est le fruit d'une réflexion amorcée par Simon Harel. Celle-ci fait appel au concept de « communautés imaginaires » de Benedict Anderson ainsi qu'à la notion de nation formulée par leurs récits en langue vernaculaire (Harel, 2014 : 289). À cette réflexion s'ajoute le récit individuel, ou plutôt celui de l'individu et de la place que ce récit occupe dans une narrative de la nation qui ne fait plus face à un essentialisme national, mais qui lui tourne le dos. De nos jours, et comme les témoignages entendus dans le cadre de la commission Bouchard-Taylor le démontrent, ce récit individuel se préoccupe davantage de sa propre déclinaison par rapport à d'autres récits nationaux, supranationaux ou transnationaux. Souvent définis de façon contradictoire, ces espaces se superposent socialement, culturellement et géographiquement.

L'instabilité conceptuelle des idées véhiculées dans ces zones de tension est difficile à représenter à l'intérieur même d'une seule langue. Donc, transférer ces idées vers une autre langue, autrement dit les traduire, sous-entend une connaissance préalable de cette zone, sans quoi le texte final ne pourrait pas entrer en conversation avec les enjeux en question, étant incapable de les reconnaître. Les mots du texte eux-mêmes viennent incarner cet espace conflictuel, et c'est dans la traduction (les choix de mots, de structures syntaxiques, de ton et de voix) que les enjeux du conflit sont définis. Dans cet exercice, les fautes ou les erreurs de transfert linguistique n'ont aucun intérêt en soi. La démarche n'est pas prescriptive. La traduction est envisagée comme un espace transitoire rempli d'indices qui laissent entrevoir la construction de ces

frontières imaginaires. Puisqu'il n'existe pas, par définition, de stabilité dans les représentations d'espaces conflictuels, il faut trouver un moyen de décrire l'encodage qui s'y fait, de le modéliser, si l'on veut tenter d'en comprendre la structure. Inspiré par la théorie du signe du sémiologue Charles S. Peirce, le traductologue Lawrence Venuti a élaboré le concept d'« interprétant thématique » qui est susceptible de prendre en compte des représentations fluctuantes comme celles décrites ci-haut.

Pour Venuti, les interprétants thématiques sont en partie responsables de la pluralité de sens qui peut se dégager dans un texte, original ou traduit. Ces interprétants sont intertextuels et interdiscursifs, et servent de médiateurs (à l'image d'une exégèse) entre la langue, la culture et le texte. C'est dire qu'ils tissent des liens entre les textes, la forme des textes et les thèmes abordés, et élaborent ainsi des réseaux de relations linguistiques (Venuti, 2013 : 181). Comme Venuti l'indique clairement, cet ensemble de processus de signification (auquel se joignent le contexte intratextuel et celui de la réception de l'œuvre) ne peut jamais demeurer intact en traduction : « *this triple context comprises the signifying process of the source text, allowing it to support meanings, values, and functions which therefore never survive intact the transition to a different language and culture*¹ » (Venuti, 2013 : 180). Ce processus est différent pour chaque langue-culture, voire chaque personne (dans le

1. « [...]ce contexte triple comprend le processus de signification du texte source, et lui permet de véhiculer les sens, les valeurs et les fonctions [de la culture

cas de l'application d'interprétants thématiques). Le travail de traduction est de reconstruire, dans la langue d'accueil, l'entièreté du processus de signifiante du texte, en faisant appel à d'autres interprétants thématiques utilisés par l'individu qui traduit (Venuti, 2013 : 182-183).

Il s'agit donc de trouver, dans la traduction *Le cafard*, les traces d'interprétants thématiques qui détonnent par rapport à ceux trouvés dans le roman original. En d'autres mots, il importe de repérer un ou plusieurs passages dans lesquels il est possible de déceler un changement radical dans l'utilisation d'un interprétant thématique. Ce changement va forcer une reconstruction thématique dans la traduction. La méthode utilisée afin de trouver ces passages est empruntée à Marilyn Gaddis Rose (1997) : la lecture stéréoscopique. Il s'agit de lire les deux romans (l'original et la traduction) l'un à côté de l'autre, quasiment en simultané, ce qui permettra de rapidement saisir l'approche traductionnelle employée par la traductrice en établissant une sorte d'écholocalisation entre l'original et la traduction aux plans du rythme prosodique, des liens sémantiques et de l'utilisation des strates linguistiques. En l'occurrence, Sophie Voillot, la traductrice de *Cockroach*, semble adhérer de façon étroite au texte original. Les déviations sont majoritairement syntaxiques et nécessaires pour la construction de phrases en un français grammaticalement correct. Son niveau de langue oscille entre le littéraire

source] qui ne peuvent pas par conséquent demeurer intacts lors de la traduction vers une autre langue et culture.» (Notre traduction).

et l'oral, en intégrant un « français de France » et un « français québécois » dans les deux niveaux. Ce rythme, cette écholocalisation, devient le bruit de fond dans lequel il faut chercher une interruption qui serait causée par un interprétant thématique changeant.

Rattacher la description plus ou moins abstraite de l'interprétant thématique de Venuti à sa manifestation textuelle dénaturée au sein d'un roman traduit n'est pas une manœuvre évidente. La lecture stéréoscopique employée pour détecter non pas un de ces interprétants, mais plutôt un espace textuel dans lequel il ne fonctionne pas comme prévu dépend d'une approche reliée à la capacité critique et interprétative de la personne qui lit. La lecture critique exige dès lors un effort similaire à celui du traducteur, qui reconstruit la signifiante du texte par son travail de traduction. Elle demande au lecteur de s'appuyer sur sa propre contextualisation historique, sociale et culturelle, ainsi que sur sa prise de position préalable concernant le sujet. Affirmer cette subjectivité est primordial. Conséquemment, l'analyse qui en résulte revêt une valeur toute relative.

Pour illustrer la façon dont les interprétants thématiques sont démantelés par les stratégies traductionnelles, deux exemples en provenance du roman *Cockroach* de Hage et de sa traduction ont été choisis. Le premier se rapporte à l'intertextualité littéraire et provient d'une analyse plus formelle du roman. Cette analyse a été inspirée par les recensions journalistiques du roman original et de sa traduction,

et leurs connexions (à tort ou à raison) avec deux œuvres canoniques en particulier: *Notes from the Underground* de Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski ([1864-1866] 2008) et *The Metamorphosis* de Franz Kafka ([1938] 2000). Dans plus d'une entrevue², Hage réfutera cette supposée parenté littéraire (surtout avec Kafka) à partir de laquelle il aurait écrit son roman; aussi est-on enclin à vérifier la nature de ces liens intertextuels en envisageant une analyse textuelle informatisée préliminaire. Le deuxième exemple qui démontre le glissement d'un interprétant est relié à une thématique politico-culturelle algérienne qui outrepassse les frontières du Québec, tout en revêtant une pertinence québécoise par l'entremise de l'immigration. Dans ce cas, l'interprétant thématique échappe à son sens profond original pour se voir réinterpréter sous un angle plus proche d'une réalité québécoise connue.

PREMIER EXEMPLE: L'INTERTEXTUALITÉ

Est-il vrai que le texte de Hage fait appel à une intertextualité occidentale canonique de façon très apparente? Les œuvres (et souvent simplement les auteurs de) *La métamorphose/The Metamorphosis* et *Notes from the Underground* (mais pas sa version francophone) sont souvent citées dans les recensions du roman de Hage. Par exemple, James Lasdun du journal *The Guardian* consacre un paragraphe de sa critique littéraire à la comparaison du roman de Hage avec celui de

2. Voir Guy (2009), Malavoy-Racine (2009) et Montpetit (2009).

Kafka (Lasdun, 2009). Chantal Guy de *La Presse* souligne que «d’aucuns y ont vu une référence à la célèbre *Métamorphose* de Kafka» (Guy, 2009). Des 25 critiques littéraires du roman *Cockroach* prises au hasard sur Internet, dont 15 en anglais et 10 en français³, 17 d’entre elles font une mention directe à l’un ou l’autre des deux auteurs et leurs œuvres canoniques⁴. Il n’est pas question ici de juger de la justesse de ces critiques, mais bien du fait que Kafka, Dostoïevski et leurs deux textes respectifs ont régulièrement fait partie du discours employé pour mettre l’œuvre de Hage en contexte.

L’hypothèse sur l’intertextualité a été vérifiée par le biais d’une analyse lexicale en comparant le décompte de certains mots qui reviennent régulièrement dans *Cockroach* et dans *Le cafard*. En l’occurrence, nous avons ciblé les mots *cockroach* (et «cafard» ou «coquerelle»), *metamorphosis* (et «métamorphose») et *underground* (et «souterrain», entre autres équivalents du terme). La conclusion de l’analyse lexicale, sans être définitive car elle est basée sur une étude très limitée et superficielle, semble indiquer que la traductrice a surtout tiré avantage du lien intertextuel avec Kafka et son roman.

3. La liste complète des critiques est en annexe.

4. Il faut cependant noter que Kafka, *La métamorphose* et sa contrepartie anglophone, *The Metamorphosis*, se retrouvent mentionnés plus souvent que Dostoïevski et *Notes from the Underground*. *Les cahiers du sous-sol* sont complètement absents des critiques littéraires de langue française qui ont été retenues dans ce papier.

Le titre du roman original de Hage tisse de manière évidente un lien avec *The Metamorphosis* de Kafka en faisant référence à l'insecte généralement identifié comme le produit de la métamorphose (bien que jamais explicitement mentionné dans l'œuvre de l'écrivain tchèque) – *cockroach*, et, en français, « cafard ». Mais l'utilisation de ces mots vaut la peine d'être vérifiée dans l'original et dans la traduction afin de déterminer la portée du lien.

Pour sa part, Hage n'a recours au mot *metamorphosis* qu'une fois dans tout son texte. Son utilisation est reliée à la transformation en cafard que le protagoniste subit en présence de Shohreh, la femme dont il tombe amoureux : « *Oh, beautiful Shohreh! She drove me crazy, gave me an instant hit of metamorphosis that made me start gnawing on paper dishes, licking plastic utensils, getting lost inside potato-chip bags* » (Hage, 2008 : 13⁵). Quant au mot *cockroach*, on compte 33 occurrences dans son texte. Il est indéniable qu'une grande partie de l'intertextualité entre Hage et Kafka réside dans le récit de la transformation d'un homme en insecte, même si cette transformation n'est pas vécue de la même façon dans les deux romans. La répétition du mot *cockroach* chez Hage vient participer à cette intertextualité en jouant avec ce qui est généralement accepté comme étant l'insecte représenté dans le roman de Kafka.

5. Les renvois à *Cockroach* seront désormais indiqués par la mention C, suivie du numéro de la page.

En ce qui concerne la traduction, Voillot a utilisé le mot « métamorphose » huit fois. Puisque le nombre d'occurrences est limité, il a été facile de repérer les passages originaux dans lesquels Voillot a décidé d'introduire le terme. Et c'est sous forme de verbe qu'il apparaît le plus fréquemment (voir texte en gras) :

*Because my sister **made me** one (C: 5);*

C'est ma sœur qui m'a **métamorphosé** (Hage, [2008] 2009: 12⁶).

*Oh, beautiful Shohreh! She drove me crazy, gave me an instant hit of **metamorphosis** that made me start gnawing on paper dishes [...] (C: 13);*

Ô la belle Shohreh! Elle m'avait rendu fou, m'avait flanqué une crise de **métamorphose** instantanée, du coup je m'étais mis à grignoter les assiettes en papier [...] (LC: 22).

*[...] all shall be changed **to accommodate** soft, crawling bellies rolling on flat plates (C: 30);*

[...] tout ça se **métamorphosera** pour plaire aux longues panses lisses luisant sur les assiettes (LC: 44).

*[...] when I tried to tell him that **a grand change** is coming, a fatal one that is brewing from underneath the earth [...] (C: 117);*

[...] alors que j'essayais de lui annoncer qu'un grand changement se prépare, qu'une **métamorphose** fatale couve sous la terre [...] (LC: 151).

6. Les renvois au roman *Le cafard* seront désormais indiqués par la mention *LC*, suivie du numéro de la page.

[...] *and bright flags held by boys, and villagers **turned archers*** (C: 119);

[...] et les étendards aux couleurs vives brandis par des enfants, par des villageois **métamorphosés** en archers (LC: 154).

*Then he rushed to the kitchen, briskly **transformed into an erect Napoleon*** (C: 265);

Puis il s'est précipité à la cuisine, brusquement **métamorphosé** en Napoléon, droit comme un I (LC: 333).

*Everything **had turned into** shapes and forms that confine you and guide you, between the city streets and building walls, to your final, inescapable destination* (C: 270);

Tout est **métamorphosé** en formes enfermantes qui nous guident, entre les rues et les murs de la ville, vers notre inéluctable destination finale (LC: 340).

*I could also bring the professor with me and **change** him – make him look better and talk with arrogance [...]* (C: 299);

Je pourrais même y entraîner le professeur, le **métamorphoser**, lui donner meilleure allure, le faire parler avec arrogance [...] (LC: 377).

Cette multiplication lexicale donne l'impression de vouloir renforcer la connexion intertextuelle de façon encore plus évidente que Hage l'a fait dans l'original. Il est évident que les passages en anglais repérés plus haut auraient facilement pu bénéficier d'autres choix lexicaux français que le terme « métamorphose » sous ses formes verbale et nominale.

En ce qui concerne les mots « cafard », « coquerelle » et « blatte », constituant trois possibilités lexicales pour traduire le mot anglais *cockroach*, leur usage n'est pas réparti également

dans le travail de Voillot. On retrouve chacun de ces mots, au singulier ou au pluriel, respectivement 32 fois, 8 fois et 2 fois, pour un total de 42. Tandis que, comme mentionné plus haut, le nombre d'occurrences de *cockroach* est de 33. Puisqu'il s'agit d'une analyse informatique préliminaire et non textuelle, les occurrences n'ont pas encore été répertoriées et comparées systématiquement. L'ajout de sens qui provient de l'usage de trois mots plutôt que d'un seul, associé au fait que le terme «cafard» lui-même possède une richesse sémantique que le mot *cockroach* n'a pas («avoir le cafard» ou «donner le cafard», par exemple, bien qu'il s'agit d'expressions plus communes en France), permet d'émettre l'hypothèse que Voillot a ici aussi exploité à bon escient l'intertextualité avec Kafka. D'ailleurs, elle a employé la formule «ça me foutait le cafard» (LC: 42) pour rendre le texte original suivant: «*it saddened me*» (C: 29).

En ce qui concerne le mot *underground*, qui peut être lié intertextuellement au titre de Dostoïevski *Notes from the Underground*, Hage l'utilise 25 fois à travers son roman. Mais en ce qui concerne le français, le mot anglais *underground* ne dispose pas de traduction directe, car son champ sémantique est trop large. C'est ainsi que la répétition du mot en anglais (qui est une manière de renforcer ce lien intertextuel) ne peut se faire en français. La traductrice a été obligée de choisir plusieurs équivalents («sous terre» [LC: 12], «souterraines» [LC: 24], «le monde d'en bas» [LC: 35], «passer par dessous» [LC: 36]), ce qui contribue à diluer cette intertextualité lexicale. D'ailleurs, il faut aussi savoir que dans sa version française,

cette même œuvre de Dostoïevski s'est vu attribuer plusieurs titres qui ont fait appel aux mots « sous-sol » et « souterrain » : *Les carnets du sous-sol* ([1864] 1992), *Notes d'un souterrain* ([1864] 1972), *Mémoires écrits dans un souterrain* ([1864] 1926). L'ambiguïté du choix lexical, qui devient ensuite sémantique, est donc également un accroc pour l'intertextualité du côté français. Dans ce cas, nous pourrions postuler la difficulté, voire l'impossibilité, de mettre en place un réseau intertextuel en usant du même genre de processus de répétition lexicale dont a bénéficié le mot *cockroach*. Le fait qu'aucune des 10 critiques littéraires en français employées dans cette étude ne mentionne *Les carnets du sous-sol* semble rendre cette hypothèse sur l'intertextualité plausible, bien qu'insuffisante pour la prouver hors de tout doute.

Ce qu'il faut retenir de l'analyse précédente est sa nature plus formelle. Il est évident que l'intertextualité d'une œuvre ne se mesure pas par simple comparaison lexicale. Tout le texte, son contenu, ses allusions, sa situation et ses positions sociopolitique et socioculturelle, entre autres, participent à créer des réseaux d'interprétants thématiques qui complexifient le sens de l'œuvre. L'objectif de cette analyse était de cibler un aspect plus superficiel contribuant néanmoins à la construction de ces réseaux. Il va sans dire que l'assemblage lexical d'un texte représente beaucoup plus que la somme des mots qui le composent.

DEUXIÈME EXEMPLE : TRADUIRE UN MOMENT CULTUREL

Les différentes thématiques socio et politico-culturelles sont un autre élément riche dans le roman de Hage. Géographiquement, elles englobent plusieurs pays du monde arabe (l'Algérie, l'Iran et l'Arabie Saoudite) et de l'Occident, en incluant des pays colonisateurs (la France, l'Angleterre et la Russie) et des pays colonisés (les Antilles et l'Inde). Mais la lentille par laquelle passe ce découpage postcolonial est celle d'un immigrant en provenance d'un pays arabe (on n'apprend jamais lequel), vivant à Montréal depuis sept ans et côtoyant principalement d'autres immigrants. La capacité que possède le texte d'aller à la rencontre des différentes réalités sociales et de les aménager dans un espace de tension (ou une « zone de contact », pour employer le terme de Pratt [1991]) est considérable. Il s'agit de déterminer quel traitement réserve la traductrice à ces passages. Le potentiel en traduction d'un agencement thématique dissonant devient rapidement important. L'exemple qui suit le démontre.

Vers le début du roman et de sa traduction, on retrouve ces phrases correspondantes :

He imagines he is a pseudo-socialist Berber journalist, but he is nothing but a latent clergyman [...] (C: 10);

Il se prend pour un journaliste berbère pseudo-socialiste, mais il n'est rien de plus qu'un curé dans le placard [...] (LC: 18).

Dans ce passage, il s'agit de la description d'un autre immigrant, un soi-disant professeur algérien prénommé Youssef. Ce dernier rend la vie difficile au protagoniste en raison de sa manière très élitiste de le traiter. De plus, Youssef le soupçonne d'être un voleur. Un jugement qu'on apprendra être exact.

En Algérie, l'opposition historique entre la société laïque (représentée par le « *pseudo-socialist Berber journalist* ») et la société islamique (représentée par le « *latent clergyman* ») est un fait établi (Rocherieux, 2001 : 37-40 ; Silverstein, 1996). La structure du thème tourne autour du colonialisme français, de la laïcité qui l'a accompagné, de l'émergence d'une islamisation plus récente, et certainement aussi de l'opposition berbère/islam (l'islam étant historiquement une plus récente incursion au sein des peuples berbères). Le dédain exprimé par le protagoniste quant à la transplantation de cette dynamique jusque dans un café enfumé de la rue Saint-Laurent, à Montréal, est présent dans sa façon de dénigrer les deux représentations qui s'opposent. Youssef est un faux, peu importe la place qu'il occupe. Aux yeux du personnage principal, le passé d'intellectuel de Youssef, auquel il s'accroche, n'a aucune valeur dans la société québécoise où il évolue présentement, et prétendre l'inverse ne fait de lui qu'un perdant qui n'arrive pas à s'intégrer. Cette lecture critique préliminaire ne tient pas compte de l'aspect secondaire et postcolonial de la situation de l'Algérie, aux prises avec les problèmes d'une islamisation radicale et d'un passé de colonisation française.

Et c'est exactement là où l'interprétation thématique en traduction se transforme.

Le glissement thématique en question entre l'original et la traduction ne s'effectue pas dans la façon de décrire le dédain du protagoniste, non plus que dans la traduction des éléments individuels de cette opposition (« un journaliste berbère pseudo-socialiste » [LC: 10] pour « *a pseudo-socialist Berber journalist* » [C: 18]; « un curé dans le placard » [LC: 10] pour « *a latent clergyman* » [C: 18]). Le glissement s'opère sur la base de la conception même de l'opposition qui n'a plus de sens en français au Québec. Le mot « curé » accolé avec la clause prépositionnelle « dans le placard » fait jaillir une toute autre association sémantique. La combinaison du passé religieux du Québec avec les scandales sexuels récents et répétés du clergé catholique ouvre une brèche dans l'interprétation de la phrase. En d'autres mots, la référence culturelle locale vient usurper celle de l'original : opposer cette dernière réalité à celle d'un « journaliste berbère pseudo-socialiste » n'a plus du tout de sens culturellement.

Venuti explique que

*[t]he translator's interpretation is always performed in and influenced by a cultural situation where values, beliefs, and representations as well as the social groups to which they are affiliated are arrayed in a hierarchical order of power and prestige*⁷ (2013: 182).

7. «L'interprétation de la traductrice est toujours réalisée au sein de et influencée par une situation culturelle où les valeurs, les croyances et les représentations,

En l'occurrence, le lien entre le travail de traduction de Voillot et la situation socioculturelle du moment à Montréal (et au Québec) se révèle dans des passages comme celui que je viens de décrire. Voillot inscrit à même son texte ce qui définit les frontières imaginaires de ses interprétants thématiques en fonction de l'espace politico et socioculturel dans lequel elle vit. Les deux entités, ses frontières imaginaires et l'espace social, sont en transformation constante, elles ne sont jamais stables. C'est dans cet espace flou et conflictuel que se jouent réellement les enjeux des relations interculturelles. Et cette traduction participe à la joute. Il incombera au lecteur québécois, à son tour, d'appliquer son interprétation de cet enjeu local à celle de la traductrice. Et ce faisant, de permettre à la traduction de collaborer à la construction d'identités culturelles qui sont rattachées à la culture cible.

Dans le cas du roman *Cockroach* et de sa traduction *Le cafard*, la proximité entre les langues-cultures de ces œuvres fournit un point d'intérêt particulier. Cette contiguïté entre les cultures anglophone minoritaire et francophone majoritaire du Québec, et plus particulièrement de Montréal, est le résultat d'une longue histoire que je ne vais pas raconter ici, mais qui a contribué à structurer leurs rapports de force. Cette dynamique culturelle est en transformation constante, ce qui finit par agir sur lesdits rapports. Il n'en demeure pas moins que la langue française est dominante, et constitue l'axe autour

autant que les groupes sociaux auxquels elles sont affiliées, sont apprêtés de façon hiérarchique en fonction du pouvoir et du prestige. » (Notre traduction).

duquel la structure est bâtie. Une façon concrète de voir les indices de cette transformation est de s'attarder à ce qui se passe en traduction littéraire. Dans le cas du premier exemple, celui de l'intertextualité littéraire superficielle, c'est l'«habitus» de l'individu (pour reprendre le terme de Pierre Bourdieu [1992]) qui voyage au-delà des frontières mouvantes créées par la dynamique des rapports de pouvoir locaux. Influencer l'acceptation d'une œuvre traduite par l'entremise de critiques littéraires qui font appel à une intertextualité canonisante en provenance d'une littérature encore plus dominante par association trouve son utilité dans le marché du livre en lui octroyant un capital symbolique qui compte à l'intérieur des frontières nationales. Mais pour que cette démarche fonctionne, il faut que la traductrice elle-même soit à la source de cette implantation intertextuelle, ce qui semble être le cas en ce qui concerne Kafka et le roman *Cockroach*. Quant au deuxième exemple, celui d'une thématique politico-culturelle, c'est un échafaudage collectif qui se dresse, basé sur un vécu historique qui ne cesse de hanter la société qui l'accueille. Les nuances nichées dans l'élaboration de ces espaces conflictuels sont véhiculées au moyen de la langue-culture qui les structure ou les prononce. Donc, il est impératif d'observer ce qui se passe dans la langue de la traduction pour tenter de comprendre leur dynamique.

* * *

Dans le cas précis du roman de Hage, sa traduction a joué un grand rôle dans son accession à la littérature québé-

coise, mais ce truchement est bien plus que linguistique. Bien qu'il soit évident que pour appartenir à la littérature québécoise, l'œuvre doit être écrite en français, il lui faudra d'autres attributs pour se faire accueillir au sein des lettres québécoises. L'œuvre traduite de Voillot a été tissée dans les mailles d'un courant littéraire dominant et prestigieux, à portée mondiale, et en même temps, raccordée à la sphère culturelle québécoise par l'intégration de points de repères sociaux locaux. Le courant littéraire mondial particulier auquel je fais référence ici est celui des grandes œuvres canoniques qui transcendent leurs attaches nationales. C'est précisément cette combinaison du mondial et du local que la traductrice a su parfaitement dosée dans son texte et qui, il me semble, a été garante du succès québécois du roman.

J'aimerais aussi revenir plus largement sur l'accès au champ de la littérature québécoise par la littérature anglo-québécoise. La dynamique sociologique des œuvres anglo-québécoises (c'est-à-dire leur circulation, les agents impliqués dans le champ littéraire et le marché), jumelée au contexte politico-culturel et linguistique qui l'entoure, amène une quantité non négligeable de variables au dialogue sur la traduction. La discussion plus théorique dans l'étude de Lane-Mercier (2014), ainsi que ses résultats, pointent résolument vers cette difficulté. Par exemple, en se concentrant uniquement sur le cas du Conseil des arts du Canada, Lane-Mercier nous informe que sur les 841 subventions accordées par l'organisme entre 1991 et 2013 pour la traduction de l'anglais vers le français, 419 l'ont été dans la catégorie « fiction ». Et de ce

nombre, 98 ont été octroyées à la fiction anglo-québécoise, ce qui représente donc 30 % de l'ensemble des subventions accordées. Cette proportion est énorme si l'on tient compte du fait que «les Anglo-Québécois ne forment qu'entre 8,2 % et 17,1 % [selon des critères divergents] de la population du Québec, laquelle représente environ 25 % de la population du Canada» (Lane-Mercier, 2014 : 552). En d'autres mots, les écrivains anglo-québécois, qui représentent entre 2 et 4,3 % (selon des critères divergents) de la population canadienne, reçoivent environ 30 % des subventions totales octroyées à la traduction de fiction au Canada. La littérature anglo-québécoise traduite fournit un bassin d'œuvres appréciable qui doit impérativement être étudié si l'on veut comprendre de façon plus étroite comment se font et se défont les réseaux dans les zones de contact socioculturelles québécoises.

BIBLIOGRAPHIE

- BOUCHARD, Gérard, et Charles TAYLOR (2008), *Fonder l'avenir. Le temps de la conciliation*, rapport de la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles, Québec, Gouvernement du Québec.
- BOURDIEU, Pierre (1992), *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil.
- DOSTOÏEVSKI, Fedor Mikhaïlovitch ([1864] 1926), *Mémoires écrits dans un souterrain*, traduit par Henri Mongault et Marc Laval, Paris, Éditions Bossard.
- DOSTOÏEVSKI, Fedor Mikhaïlovitch ([1864] 1972), *Notes d'un souterrain*, traduit par Lily Denis, Paris, Aubier-Montaigne.
- DOSTOÏEVSKI, Fedor Mikhaïlovitch ([1864] 1992), *Les carnets du sous-sol*, traduit par André Markowicz, Arles/Bruxelles/Lausanne, Actes sud/Labor/L'Aire.
- DOSTOÏEVSKI, Fedor Mikhaïlovitch ([1864-1866] 2008), *Notes from the Underground and The Gambler*, traduit par Jane Kentish, Oxford/New York, Oxford University Press. (Coll. «Oxford World's Classics».)
- GUY, Chantal (2009), «Rawi Hage: le blues de la blatte», *La Presse*, 9 octobre, [En ligne], <http://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/200910/09/01-909892-rawi-hage-le-blues-de-la-blatte.php> (3 avril 2017).
- FREDETTE, Julie (2009), «Anglo-Quebec literary studies: A fallacious approach», présenté à la 9th Graduate Conference in Comparative Canadian Literature, «Challenges of Comparative Literature: Transforming and Redefining Literary and Cultural Landscapes», 26 mars, Université de Sherbrooke. Consulté à l'adresse <http://pages.usherbrooke.ca/colloquelitcanadienne/english/fredette.html>.

- HAGE, Rawi (2006), *De Niro's Game*, Toronto, House of Anansi Press.
- HAGE, Rawi ([2006] 2007), *Parfum de poussière*, traduit par Sophie Voillot, Québec, Alto.
- HAGE, Rawi (2008), *Cockroach*, Toronto, House of Anansi Press.
- HAGE, Rawi ([2008] 2009), *Le cafard*, traduit par Sophie Voillot, Québec, Alto.
- HAGE, Rawi (2012), *Carnival*, Toronto, House of Anansi Press.
- HAGE, Rawi ([2012] 2013), *Carnaval*, traduit par Dominique Fortier, Québec, Alto.
- HAREL, Simon (2006), *Braconnages identitaires: un Québec palimpseste*, Montréal, VLB éditeur. (Coll. «Le soi et l'autre».)
- HAREL, Simon (2007), «Les loyautés conflictuelles de la littérature québécoise», *Québec Studies*, vol. 44 (hiver-printemps), p. 41-52.
- HAREL, Simon (2014), «Commerce de la langue et francophonie: quelles leçons peut-on tirer des *Commonwealth studies*?», *Revista Cerrados*, vol. 22, n° 36, p. 289-299.
- KAFKA, Franz ([1938] 2000), *La métamorphose*, traduit par Claude David, Paris, Gallimard. (Coll. «Folio classique».)
- LANE-MERCIER, Gillian (2012), «Les (af)liations contestées de la littérature anglo-québécoise», *Tangence*, vol. 11, n° 98 (hiver), p. 11-33.
- LANE-MERCIER, Gillian (2014), «La fiction anglo-québécoise en traduction française depuis 1990: agents, agences et textes», *Recherches sociographiques*, vol. 55, n° 3 (septembre-décembre), p. 531-558.
- LECLERC, Catherine, et Sherry SIMON (2005), «Zones de contact : nouveaux regards sur la littérature anglo-québécoise», *Voix et images*, vol 30, n° 3 (printemps), p. 15-29.

- MALAVOY-RACINE, Tristan (2009), «Rawi Hage: La belle province», *Voir*, 8 octobre, [En ligne], <https://voir.ca/livres/2009/10/08/rawi-hage-la-belle-province/> (3 avril 2017)
- MONTPETIT, Caroline (2009), «Rawi Hage – Survivre à son passé», *Le Devoir*, 3 octobre, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/culture/livres/269893/rawi-hage-survivre-a-son-passe> (3 avril 2017)
- MOYES, Lianne (2012), «*Fitful Colloquy*: une occupation difficile des lieux», *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. 46, n° 3 (automne), p. 5-27.
- PRATT, Mary Louise (1991), «Art of the contact zone», *Profession*, vol. 91, p. 33-40.
- ROCHERIEUX, Julien (2001), «L'évolution de l'Algérie depuis l'indépendance», *Sud/Nord*, n° 14, p. 27-50.
- ROSE, Marilyn Gaddis (1997), *Translation and Literary Criticism: Translation as Analysis*, Manchester, St. Jerome Publishing. (Coll. «Translation Theories Explained».)
- SILVERSTEIN, Pail (1996), «Berbers in France and Algeria. Realizing myth», *MER Middle East Report*, «Power and the politics of difference. Minorities in the Middle East», vol. 26 (automne), [En ligne], <http://www.merip.org/mer/mer200/berbers-france-algeria> (4 avril 2017).
- SIMON, Sherry (1988), «Éléments pour une analyse du discours sur la traduction au Québec», *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, vol. 1, n° 1, p. 63-81.
- VENUTI, Lawrence (2012), «Genealogies of translation theory: Jerome», dans Lawrence VENUTI (dir.), *The Translation Studies Reader*, London/New York, Routledge, p. 483-502.
- VENUTI, Lawrence (2013), *Translation Changes Everything: Theory and Practice*, London/New York, Routledge.

ANNEXE

Liste des critiques littéraires

CRITIQUES LITTÉRAIRES EN ANGLAIS

- APOCZEN (2009), « *Cockroach* by Rawi Hage », *Wall of Orange*, 23 mars, [En ligne], <http://walloforange.blogspot.com/2009/03/cockroach-by-rawi-hage.html> (4 avril 2017).
- ARNOLD, Christopher Feliciano (2009), « Through the underground: Rawi Hage's *Cockroach* », *Sycamore Review*, 22 octobre, [En ligne], <https://sycamorereview.com/2009/10/22/through-the-underground-rawi-hages-cockroach/> (4 avril 2017).
- BLINCOE, Nicholas (2009), « *Cockroach* by Rawi Hage: review », *The Telegraph*, 18 juin, [En ligne], <http://www.telegraph.co.uk/culture/books/bookreviews/5568447/Cockroach-by-Rawi-Hage-review.html> (4 avril 2017).
- BROWN, Aaron (2014), « *Cockroach* by Rawi Hage », *The Canadian Book Review*, 11 novembre, [En ligne], <https://canadianbookreview.wordpress.com/2014/11/11/cockroach-by-rawi-hage/> (4 avril 2017).
- CROSS, Stephanie (2009), « Rawi Hage: *Cockroach* », *Daily Mail Online*, 18 juin, [En ligne], <http://www.dailymail.co.uk/home/books/article-1194001/Rawi-Hage-Cockroach.html> (4 avril 2017).
- FOSTER-SIMARD, Charles-Adam (2012), « An interview with Rawi Hage », *Prism International. Contemporary Writing from Canada and the World*, 29 octobre, [En ligne], <http://prismmagazine.ca/2012/10/29/an-interview-with-rawi-hage> (4 avril 2017).
- GAITSKILL, Mary (2009), « Angels and insects », *The New York Times*, 12 novembre, [En ligne], <http://www.nytimes.com/2009/11/15/books/review/Gaitskill-t.html> (4 avril 2017).

- LASDUN, James (2009), « Half man, half insect », *The Guardian*, 23 mai, [En ligne], <https://www.theguardian.com/books/2009/may/23/cockroach-rawl-hage-review>(4 avril 2017).
- MACLEAN, Jaime (2009), « Half man, half cockroach » , *The McGill Daily*, 15 janvier, [En ligne], http://www.mcgilldaily.com/2009/01/half_man_half_cockroach/ (4 avril 2017).
- PUREWAL, Nav (2012), « Melting plots », *The Walrus*, 12 septembre, [En ligne], <https://thewalrus.ca/melting-plots/> (4 avril 2017).
- Q&Q STAFF (2008), « The journeys of Rawi Hage », *Quill and Quire*, [En ligne], <http://www.quillandquire.com/authors/the-journeys-of-rawi-hage/> (4 avril 2017).
- RAMAN-WILMS, Menaka (2015), « *Cockroach* by Rawi Hage », *The Ottawa Review of Books*, 2 avril, [En ligne], <https://www.ottawareviewofbooks.com/single-post/2015/04/02/Cockroach-by-Rawi-Hage> (4 avril 2017).
- RETTINO, Matthew (2014a), « Rawi Hage and what his work means to me », *The Vinciolo Journal*, 19 mars, [En ligne], <https://matthewrettino.wordpress.com/2014/03/19/rawi-hage-and-what-his-work-means-to-me/> (4 avril 2017).
- RETTINO, Matthew (2014b), « *Cockroach* by Rawi Hage », *The Vinciolo Journal*, 21 mars, [En ligne], <https://matthewrettino.wordpress.com/2014/03/21/cockroach-by-rawi-hage/> (4 avril 2017).
- RIGELHOF, T. F. (2008), « Howls from the underdogs », *The Globe and Mail*, 30 août, [En ligne], <http://www.theglobeandmail.com/arts/books-and-media/howls-from-the-underdogs/article4195197/> (4 avril 2017).

CRITIQUES LITTÉRAIRES EN FRANÇAIS

- ANONYME (2009), « Club de lecture. *Le cafard* », *BazzoTV. Télé-Québec*, 8 octobre, [En ligne], <http://bazzotv.telequebec.tv/livrereference.aspx?id=42> (4 avril 2017).
- COMITÉ D'ÉVALUATION (2010), « Traduction de l'anglais vers le français : Sophie Voillot », *ICI.Radio-Canada.ca*, 16 novembre, <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/493530/prix-gg-voillot> [En ligne], (4 avril 2017).
- DIRLANDAISE (2009), « *Le cafard* de Rawi Hage, Sophie Voillot (traduction) », *Critiques libres*, 30 octobre, [En ligne], <http://www.critiqueslibres.com/i.php/vcrit/21302> (4 avril 2017).
- GUY, Chantal (2009), « Rawi Hage : le blues de la blatte », *La Presse*, 9 octobre, [En ligne], <http://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/200910/09/01-909892-rawi-hage-le-blues-de-la-blatte.php> (3 avril 2017).
- MALAVOY-RACINE, Tristan (2009), « Rawi Hage : La belle province », *Voir*, 8 octobre, [En ligne], <https://voir.ca/livres/2009/10/08/rawi-hage-la-belle-province/> (3 avril 2017).
- MARTEL, Marie D. (2010), « *Le cafard* par Rawi Hage : c'est nous ou eux ? », *Bibliomancienne*, 6 mars, [En ligne], <https://bibliomancienne.com/2010/03/05/le-cafard-par-rawi-hage-cest-nous-ou-eux/> (4 avril 2017).
- MONTPETIT, Caroline (2009), « Rawi Hage – Survivre à son passé », *Le Devoir*, 3 octobre, [En ligne] <http://www.ledevoir.com/culture/livres/269893/rawi-hage-survivre-a-son-passe> (3 avril 2017).
- PÉPIN, Elsa (2009), « Rawi Hage. La revanche des insectes », *La Revue des libraires*, n° 55 (novembre), p. 20-21.
- RIoux, Hélène (2010), « Misères d'un immigrant », *Lettres québécoises*, n° 137 (printemps), p. 32.

XAVIER, François (2014), « *Le cafard* ou La métamorphose selon Rawi Hage », *L'Internaute*, [En ligne], [<http://salon-litteraire.linternaute.com/fr/denoel/review/1896522-le-cafard-ou-la-metamorphose-selon-rawi-hage>] (4 avril 2017).